

Le « Journal » d'André Gide ou cinquante ans de lettres à soi-même

Critique
du
Journal

par Noël Sabord

(Paris-Midi)

12 juillet 39

C'est bien, cette fois, un livre
meur littéraire, et le seul peut-être
qu'on attendit en ces jours ou l'on
n'attend plus rien, ayant assez de
craindre.

M. André Gide livre enfin au
grand public son *Journal* tout en-
tier (1). Pas de treize cents pages
en un seul volume léger et qu'on
peut porter avec soi comme un bré-
viaire. Un antibréviaire d'esprit
démoniaque, selon M. Henri Mas-
sis, mais chrétien selon l'auteur,
qui se réclame de l'Évangile. Une
œuvre, qui eût, en d'autres temps,
soulevé ou réveillé bien des colères
et qui ne passera point impéguée.

L'auteur de l'*Immoraliste* a com-
mencé ce *Journal* à l'automne de
1889. Il n'avait alors que vingt ans,
mais il se sentait une personnalité,
un génie secret, un avenir en puis-
sance. Il se cherchait. Il éprouvait,
comme il dit, le besoin de s'écrire,
et, de fait, pendant cinquante ans
et plus, il devait, tel P.-J. Toulet,
s'adresser presque quotidiennement
des « lettres à soi-même ». Jus-
qu'aux éparses ou inédites, les
voilà toutes — « presque toutes
— réunies.

S'il se cherche ainsi, à peine
formé, c'est qu'il devine en soi un
individu à part, un être d'exception,
l'être que ses ennemis ont
traité depuis d'amoral et d'anor-
mal. Cette découverte le fit d'abord
sangloter d'effacement, dit-il ; mais
il devait en prendre assez vite son
parti : à un point même qu'il s'est
fait taxer de cynisme abominable
par un Paul Claudel indigné.

Mais ce prétendu cynisme, ce
n'est pour lui que franchise et
sincérité. A la trace « soi-même
comme tel autre à la trace de Dieu,
il se veut découvrir dans sa réalité
profonde, dans sa pure vérité. Il
cherche donc à se surprendre, à
se trahir, et pour cela se force à
écrire vite, sans réflexion, sans ap-
prent ni retouches, un peu à la ma-
nière des surréalistes, espérant
ainsi faire sortir au jour de l'écri-
ture le fond secret de son être. Et
il déclare que, parfois, la crainte
de ne pas être sincère le tourmente
et le retient.

L'aspect de ces Cahiers, qu'on
expose, ici et là, dans Paris, sem-
ble démentir, il est vrai, cet état
d'esprit. Sans répétition ni rature,
l'écriture en est cependant appli-
quée, surveillée, soumise apparem-
ment à une réflexion lente et sûre.
Elle ne coust pas, illisible, comme
celle d'un Stendhal, qu'il admire
et voudrait imiter. Les grapholo-
gues auraient là-dessus leur mot à
dire. Passons.

Ce qui nous met aussi en mé-
fiance, c'est qu'à ce souci affiché
de sincérité, il ajoute celui, non
moins affiché, de la dissimulation
et de l'attitude. « La chose la plus
difficile, quand on a commencé
d'écrire, c'est d'être sincère », note-
til le 31 décembre 1891. Mais :
« Je suis encore maladroît, écri-
vait-il le 10 novembre 1890. Il
faudrait pouvoir ne l'être que lors-
que je le veux. Il faut que l'ap-
parence à me taire... Il faut que
l'apparence à me prendre au sé-
rieux... Que mon regard soit plus
mobile et que mon visage le soit
moins. Que je garde mon sé-
rieux lors de mes plaisanteries »
etc. On sait le parti qu'on a tiré
contre lui de cette ruse ; mais, à
son sens, l'avoir qu'il ose en faire
s'être aussi en faveur de sa sin-
cérité.

Et il ne se veut pas sincère seu-
lement envers soi-même, mais
aussi, au même degré, envers ses
relations et ses amis. Il ne les mé-
prise point, vivants ou morts. Plus
d'un, qui vit encore, se voit cloué
tout vif et tout nu sur une page
par cette plume chrétienne. « Léon
Blum ne sait pas, écrivait-il dès
janvier 1890. Il tatonne ; a peu
d'intelligence et pas assez de per-
sonnalité. » D'un coup de plume,
il estoque « ce grand sot de Le-
bèz », qui, dans un colloque, a
osé couper la parole à Barres. Il
expédie de même Octave Michaux,
« stupide comme ses articles », et
de même Marinetti, « un sot très
riche et très fat, qui n'a jamais su
se réduire au silence ». Il s'acharne
surtout sur son vieil ad-
versaire Remy de Gourmont, « qui
n'a vraiment pas de beaux pieds »
et gâche meilleur visage. Et quand

à Henri Béraud, qui le traite, on
s'en souvient, de « longue figure »,
il lui fait, dit-il, en regard d'un
Massis, « tout l'effet d'un idiot ».

On voit que ce soi-disant chré-
tien ne se distingue guère la charité
évangélique. « La fameuse rosse-
rie confraternelle, a dit de lui feu
Paul Soulay, est tout à fait dans
ses cordes. » Oui, mais, pour d'au-
tres, en revanche, quelle affection,
quelle tendresse, quelle indul-
gence, quelle souriante bonté !
Voyez ses pages, déjà connues, sur
la mort de Charles-Louis Philippe
(pp. 278-288), et, pour l'esprit
sans méchanceté, tant de portraits
malicieux, tel celui (p. 291) de la
comtesse de Noailles.

Inutile de dire que la roserrie
et l'indiscrétion feront beaucoup
plus pour le succès d'un tel ou-
vrage que son éminente qualité
morale et littéraire. On y cher-
chera, par malice, des noms dont
les éditions antérieures ne don-
naient que les initiales, ce qui
prêtait, nous dit-on, à des confu-
sions regrettables. Désormais, on
est fixé, sauf pour quelques-uns
qui ne valaient pas sans doute
l'honneur d'être nommés ou que,
par pudeur, l'auteur croit devoir
garder en son intimité à demi
secrète.

Disons que le *Journal* restreint
cependant assez obscur à qui ne
connaîtrait pas suffisamment la
vie, la famille et les relations de
M. André Gide. Un précieux ou-
vrage de M. Léon-Pierre Quint
nous renseigne heureusement à ce
sujet et la lecture en est d'abord
indispensable (2). On y apprend
notamment qu'il porte maintenant
le deuil, et qui a été, pendant plus
de quarante ans, sa compagne dé-
vouée, compréhensive et discrète.
Il y paraît meilleur, et peut-être
plus vrai, qu'en son *Journal*, tant
il est vrai que chacun de nous est
le moins bien placé pour se con-
naître soi-même.

Il n'en reste pas moins que cette
œuvre, sans nous rien révéler d'es-
sentiel sur son auteur, nous aide à
le mieux entendre dans son carac-
tère, dans ses nuances et dans son
art. Il s'est plaint (p. 796) qu'on
ne connaisse de lui que la caricat-
ure : voici un portrait, de sa
main. L'agrément de ces pages est
divers, comme l'homme lui-même.
Grâce à un don inexplicable, on s'y
intéresse à des riens qui ne se-
raient rien sans une autre plume ;
à un stylo égaré, à une clef perdue
au fond d'un panier d'œufs, au
moindre détail de la vie quoti-
dienne. Ces riens sont d'ailleurs
nécessaires, comme en un roman,
pour que l'œuvre tienne au réel.
Un Paul Valéry, qui les méprise,
s'il écrivait son *Journal*, il en con-
naîtrait la nécessité.

Un si gros ouvrage, et si riche
d'une substance diverse, ne se lit
point en quelques heures. « Je lis
comme je voudrais qu'un me lise,
c'est-à-dire : très lentement »,
écrivait en février 1902 M. André
Gide. « Pour moi, lire un livre,
c'est m'absorber quinze jours du-
rant avec l'auteur. » Ces quinze
jours supposent des loisirs
comme en ont toujours M. André
Gide et que nous n'avons pas. On
peut, néanmoins, le lire comme il
le souhaite, et y consacrer le temps
nécessaire : toute une saison et
peut-être le reste d'une vie. Bail-
leurs, je doute que, l'avant entre-
pris, on le lèche volontiers pour
d'autres lectures. On est pris. On
est ému et refait, comme il dit
l'avoir été, à trente ans, en lisant
les *Souvenirs d'Égotisme*, de Sten-
dhal.

C'est ce diable d'homme a, en
effet, le don de nous « refaire »
avec ses « nouretures », et d'être
entendu le mot honnêtement.
Nourritier rien que par son style.
Non conformiste « morale et
amoral, il se pique de l'être dans
son art. Une sorte de cevanche so-
i-même. Il est classique, sans
d'ailleurs toujours bien écrit. A
ce titre, il méritait de figurer, au
premier des modernes, dans cette
Bibliographie de la Pléiade qui
avait encore acquiescé que des
morts.

Noël SABORD.

12 juillet 39.